
NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

PIERRE BAZY

(1853 — 1934)

PRÉSENTÉE EN LA SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1936

PAR

M. JEAN-LOUIS FAURE

Membre de l'Académie des sciences.

Pierre Bazy était entré à l'Académie des Sciences le 24 janvier 1921. Il succédait à Félix Guyon, qui venait de s'éteindre à 90 ans, emportant avec lui le plus grand nom de l'urologie moderne. Bazy avait fait, lui aussi, de cette partie de notre art, son champ d'études de prédilection. Mais lorsqu'il fut appelé à la succession de Guyon, ce ne fut cependant pas, dans l'esprit de ceux qui l'élurent, le principal de ses titres à venir siéger parmi eux.

Nous sortions à peine, à cette époque, du plus grand drame de l'Histoire! Nous avions tous dans la mémoire, parfois même devant

les yeux, les souffrances de nos soldats et le visage de nos morts, et notre gratitude montait vers ceux qui avaient bien travaillé pour le soulagement de ces souffrances et l'économie de ces morts! Pierre Bazy avait été un de ces hommes et l'Académie des Sciences lui en avait, à juste titre, témoigné sa reconnaissance.

Mais avant d'en arriver à cette consécration suprême de son travail et de sa destinée, quelle belle et noble carrière!

Cet homme, qui semblait taillé dans le chêne de la montagne, était un Pyrénéen, et un Pyrénéen de vieille race. Il était né, le 28 mars 1853, aux confins de l'Ariège, au village de S^{te} - Croix, baigné par un ruisseau dont les eaux vont plus bas s'unir aux flots de la Garonne, encore étroite et torrentielle, qui les emporte vers Toulouse.

Toulouse! vieille capitale du Midi, attirait invinciblement tous ceux que la fortune avait fait naître non loin d'elle. Bazy fit comme les autres et s'inscrivit à l'École de Médecine. Il faut croire cependant qu'il avait fait de bonnes études et donné des preuves manifestes de la précocité de son intelligence, puisqu'à peine était-il inscrit à la Faculté qu'il apprit sa nomination à St Cyr, au concours duquel il s'était fait inscrire afin d'obtenir une dispense lui permettant de passer son baccalauréat. Mais la vocation était là! Il abandonna la carrière militaire, qui cependant, au sortir des désastres de 1870, s'ouvrait largement devant ceux qui brûlaient de participer au relèvement de la France. Il aimait l'hôpital où il devint rapidement externe. Puis, après une année de service militaire à Lyon, où il allait souvent dans le service d'Ollier, il vint continuer ses études à Paris, qu'il ne devait plus quitter.

Comme ceux qui se sentent marqués pour le travail, il concourut à l'internat, avec l'intention d'aller plus loin et de monter plus haut si les circonstances le permettaient.

Il y a beaucoup de concours en médecine. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je n'entreprendrai pas de résoudre ici ce problème si discuté, surtout, il faut bien le dire, par ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de compter parmi les élus.

Après l'externat, ce fut l'internat, où il parvint à la fin de 1875, en même temps que quelques camarades dont les noms demeurent toujours, — Barth, en tête de la promotion, Brissaud, Nélaton, Jalaguier, P. Segond, médecins et chirurgiens, Quénu enfin, qui l'a précédé à l'Académie des Sciences, où tous deux se sont retrouvés. Deux membres de notre Compagnie dans une même promotion! Cela ne s'était jamais vu qu'en 1862, avec Bouchard et Lannelongue. Cela ne s'est jamais revu. . . !

Deux ans après, le feu éclatait aux Balkans, et dans ce foyer d'incendie d'où sont venus si fréquemment les malheurs de l'Europe, la guerre Russo-Turque exerçait ses ravages. Mais l'esprit d'aventure bouillonne au cœur des jeunes gens!

Bazy partit aux ambulances de Turquie, avec son ami Maunoury, qui plus tard, à Chartres, s'est révélé comme un animateur de la chirurgie nouvelle — et qui, avant de disparaître, a connu la fierté de voir la gloire de son frère, le Maréchal Maunoury, vainqueur de l'Ourcq, aux jours immortels de la Marne! Peyrot et Bouilly étaient avec les armées russes. Peyrot était au siège de Plevna, qu'un jour il m'a conté, il y a trente ans peut-être, comme nous errions tous les deux sous la haute futaie de chênes séculaires qu'il possédait en Périgord, et qui sent toujours, je l'espère, frémir dans ses ramures le vent qui souffle sur les plaines, alors que lui nous a quittés!

Mais Bazy, du côté des Turcs, rendait des services égaux. Il avait, avec Maunoury, pris un tel ascendant moral qu'un jour ils se trouvèrent tous les deux à la tête d'un campement de 10000 réfugiés, qui ne voulaient accepter d'autre protection que la leur.

La guerre terminée, en attendant qu'elle reprenne dans ce carrefour de toutes les races déversées sur l'Europe par les invasions asiatiques, Bazy revint poursuivre le cours de ses études, dans le service de Guyon, où il retrouva son ami Segond.

C'était l'époque où, sous l'influence principale de Lucas-Championnière, qui avait été, à Edimbourg, chercher près de Lister l'initiation au foyer rayonnant d'où venait la lumière, la Chirurgie nouvelle commençait à s'organiser et où les vieux chirurgiens, réfractaires aux idées,

modernes et plus souvent encore inhabiles à les appliquer, cédaient peu à peu la place à cette phalange de jeunes Maîtres qui ont contribué pour la plus large part à la résurrection de la Chirurgie. Ce sont eux qui nous ont formés, nous qui sommes encore debout, derniers témoins d'une génération qui s'en va, mais qui, grâce à l'éducation qu'elle a reçue de ses chefs, a pu travailler avec passion et édifier une œuvre qui ne périra pas.

Pierre Bazy était parmi ces jeunes Maîtres. Il a tenu sa place au milieu d'eux. Nous n'aurons jamais pour ces hommes trop de reconnaissance, car ils ont eu la lourde tâche de vaincre la routine éternelle, de transformer les règles et les méthodes dans lesquelles leurs maîtres les avaient instruits et d'en créer de nouvelles pour nous conduire, dans l'espace d'une quinzaine d'années, entre 1880 et 1895 environ, aux méthodes définitives actuellement universelles, qui depuis 40 ans n'ont subi que d'insignifiantes modifications et sans aucun doute ne changeront plus.

En 1882, à 29 ans, Pierre Bazy entra comme chef de clinique chez le Professeur A. Richet, qui l'année suivante, succédait à Sédillot à l'Académie des Sciences. Cet homme que notre vaillant Secrétaire Perpétuel, M. Emile Picard, est ici le seul à avoir connu, pour s'être trouvé, ici même, à côté de lui, mais que j'ai vu, moi, à sa table d'opérations, était en réalité, le modèle magnifique du grand chirurgien d'autrefois.

Je n'oublierai jamais avec quelle élégance, quel calme, quelle maîtrise enfin, je lui vis faire un jour, dans son service de l'Hôtel-Dieu, alors qu'il avait près de 75 ans, cette opération formidable qu'était alors, et qu'est d'ailleurs encore aujourd'hui, une désarticulation de la hanche! On comprend ce que Bazy a pu gagner au contact d'un tel homme. Il y gagna aussi l'amitié de son fils, notre grand confrère Charles Richet, qui vient de nous quitter à peine, et qui lui resta toujours attaché par les liens d'une amitié qui ne s'est jamais démentie.

C'est au cours de son clinicat que Bazy commença à s'initier sérieusement à la pratique de la chirurgie. Il faut croire qu'il montrait des dispositions exceptionnelles à l'exercice de cet art, puisque

c'est à cette époque qu'il pratiqua la première intervention pour tumeur de la vessie qui ait jamais été faite! Cela nous semble peu de chose, aujourd'hui que cinquante années ont passé, remplies par les progrès incessants et quotidiens qui ont conduit la chirurgie aux sommets où nous la voyons aujourd'hui. C'était beaucoup il y a un demi siècle, et le jeune homme qui sentait brûler dans son cœur l'énergie nécessaire pour une telle entreprise était marqué du signe des prédestinés qui ne doivent pas s'arrêter sur la route où tant d'autres se heurtent aux pierres du chemin.

Cette hardiesse d'esprit, ce courage de l'opérateur, Bazy en a souvent donné l'exemple. On discutait beaucoup, vers 1900, sur la conduite à tenir dans les plaies pénétrantes de l'abdomen par armes à feu. On en discutait encore, au début de la guerre!

Bazy, à cette époque qui nous paraît déjà si lointaine, n'avait pas discuté. Il avait démontré le mouvement en marchant. Il avait opéré et guéri un jeune homme qui s'était tiré un coup de revolver dans la région épigastrique et perforé l'estomac. La même année, il avait de même opéré et guéri un blessé qui, après avoir reçu un coup de pied de cheval dans l'abdomen, présentait un ventre de bois — témoin de cette contracture abdominale que nous connaissons bien aujourd'hui. Ce blessé avait une rupture de l'intestin grêle.

De même il a souvent insisté sur l'innocuité du pneumothorax opératoire, — en réalité sur l'ouverture de la poitrine dans les interventions sur la paroi thoracique ou sur le poumon. Il a même peut-être été un peu trop optimiste au sujet de cette manœuvre. Mais que n'avons-nous pas vu dans ce sens, au cours de la grande guerre!

Il y a deux ou trois ans, à propos du cinquantenaire de cette première extirpation de tumeur de la vessie dont nous avons parlé, il passait en revue, avec une fierté légitime, dans la « Presse Médicale » l'œuvre qu'il avait accomplie. — En 1893, il avait proposé et exécuté une de ces opérations qui suffirait à conserver d'une façon durable, le nom de leur créateur, l'uretéro-cysto-néostomie — ou, plus simplement, l'abouchement de l'uretère dans la vessie. On sait les grands

services que peut rendre cette opération, soit après une section accidentelle de l'uretère, soit qu'il s'agisse de guérir quelque fistule urinaire ou de sauver un rein compromis.

L'uretéro-pyélo-néostomie, abouchement de l'uretère dans le bassin, dans certains cas de malformation ou de coudure, n'a évidemment pas la même importance. Elle n'en témoigne pas moins de son esprit d'invention et de sa valeur chirurgicale.

Mais il est un titre plus grand à la reconnaissance des hommes et qui, sans aucun doute, a été l'élément capital de son élection à l'Académie des Sciences.

Reportons-nous, pour pouvoir juger avec impartialité de ces événements, reportons-nous à près de cinquante ans en arrière, à l'époque où Roux et Vaillard avaient démontré sur les animaux la valeur préventive du sérum antitétanique. Malgré le récent triomphe du sérum antidiphthérique, un grand scepticisme régnait encore sur l'efficacité des sérums antitoxiques qu'on étudiait de toutes parts, et ce scepticisme se manifestait à l'égard du sérum antitétanique plus encore qu'envers tout autre, en raison même de la rareté du tétanos et des occasions exceptionnelles où on se trouvait de pouvoir en constater les effets. Car il est très commun, dans un service d'hôpital, de rester des années et des années sans observer un seul cas de tétanos, malgré les innombrables blessures souillées par toutes les infections à la suite desquelles on aurait pu le voir apparaître.

Il est donc tout à fait naturel, même sans invoquer l'esprit de routine qui dort au fond de l'âme humaine, et qui subsiste toujours en quelque mesure, même chez les esprits les plus novateurs et les plus hardis, il est, dis-je, tout à fait naturel, que la plupart des chirurgiens, que tous les chirurgiens pourrait-on dire, ne fussent nullement convaincus par l'affirmation que, chez les animaux, une injection de sérum antitétanique suffisait à préserver d'une affection qu'ils ne voyaient pour ainsi dire jamais chez des malades qui n'avaient reçu aucune injection. Et ce sera l'éternel honneur de Bazy, que de

s'être, lui, affranchi de ce doute commode et d'avoir entrepris, de propos délibéré, et au milieu de l'indifférence générale, la lutte systématique contre le tétanos, lutte dont l'efficacité devait attendre près de 20 ans, jusqu'aux premiers temps de la guerre, avant de recevoir sa victorieuse et triomphale consécration.

Car c'est ainsi, en réalité, que les choses se sont passées. Une sorte de légende s'était établie autour de cette question parmi ceux, dont j'étais moi-même, qui n'avaient conservé, de l'intervention de Bazy qu'un souvenir assez confus. Mais, à côté de la légende, il y a l'histoire, et celle-ci est assez belle pour qu'on la rétablisse, comme je me suis efforcé de le faire, quand nous avons perdu celui auquel j'ai eu l'honneur de succéder à l'Académie des Sciences.

C'est, je l'ai dit, l'extrême rareté du tétanos qui enlevait toute valeur réelle aux communications relatives à la sérothérapie préventive ou plutôt suivant immédiatement la blessure. Seuls les résultats sur les animaux semblaient probants. Mais un lapin n'est pas un homme, et pouvait-on, de l'un à l'autre, énoncer des conclusions fermes? En fait, personne ne s'intéressait à cette question qui, dans l'esprit de tous, apparaissait comme pratiquement insoluble. Et en effet, pour la résoudre, il a fallu la guerre! Comment savoir si une méthode quelconque pouvait préserver du tétanos, puisque, en réalité, on n'en observait presque jamais! Et comme, en fait, dans les cas très rares où on en rencontrait, les injections effectuées après le début du mal échouaient régulièrement — y compris les injections intracrâniennes, que j'ai moi-même effectuées dans un cas, — ou ne donnaient pas de guérisons plus communes que les autres méthodes, tout le monde restait indécis. On allait même, à la suite de certaines observations douteuses, jusqu'à se demander si ces injections, dites préventives, ne seraient pas, au contraire, susceptibles de donner le tétanos à ceux qui ne l'avaient pas. Il a fallu, je le répète, la terrible expérience de la guerre pour convertir tout le monde, gagner la bataille et donner raison à Bazy, qui était resté, lui, pendant près de 20 ans, inébranlable dans sa foi et qui conformait sa conduite à ses convictions.

Un jour, cependant, à la Société de Chirurgie, dans la séance du 29 mars 1893, Edouard Schwartz avait prononcé la phrase suivante que, pour l'honneur de sa mémoire, et pour rendre hommage à la vérité, je tiens à reproduire intégralement: «Étant données les expériences des Drs Roux et Vaillard, qui démontrent que l'injection de sérum antitétanique est préventive, à condition qu'elle se fasse en même temps que le traumatisme infectant, n'y aurait-il pas lieu de pratiquer immédiatement, dans un délai aussi rapproché que possible du traumatisme, l'injection d'antitoxine chez tout malade atteint d'une lésion suspecte? C'est ce que nous avons fait, il y a six semaines environ, chez un de nos blessés.»

Cette phrase était tombée dans l'indifférence générale, et Schwartz, qui, cependant, avait injecté son blessé et prononcé pour son honneur cette parole prophétique, s'en tint là. Il ne prit aucune part à la discussion, lorsque 3 ans plus tard, le 26 février 1896, 18 ans avant la guerre, Pierre Bazy fit sa première communication. Celle-ci ne souleva d'ailleurs aucune espèce d'émotion, et des hommes comme Paul Berger et Lucas-Championnière répondirent par leurs objections, toujours les mêmes, que, sans avoir fait aucune espèce d'injections aux blessés très nombreux qu'ils avaient soignés, ils n'avaient eu, eux non plus, aucun cas de tétanos.

Et la question fut enterrée. Je me souviens parfaitement d'avoir assisté à cette séance, ainsi que de l'atmosphère qui régnait dans la Société. Tout le monde — à commencer par moi-même, avait la même impression que Championnière et que Berger — et personne ne se doutait de l'importance de ce que Bazy venait de dire à la tribune

Qu'avait-il dit? tout simplement ceci, qu'étant chirurgien à Bicêtre, il avait vu en peu de temps quatre blessés atteints du tétanos venir mourir dans son service, et que, pensant que les terrains du voisinage étaient particulièrement infectés, il avait décidé, après ces quatre désastres consécutifs, de faire des injections préventives d'antitoxine à tous les blessés arrivant avec des plaies suspectes et souillées. Au moment de sa communication il avait injecté 23 blessés et depuis lors il n'avait pas revu de tétanos.

Cette communication tomba dans le vide. Elle ne fit aucune impression et le scepticisme persista. Pour faire éclater la vérité, je le repète, il a fallu la guerre!

Voilà donc l'œuvre de Pierre Bazy. Elle emprunte aux circonstances qui nous en ont démontré la suprême efficacité, un véritable caractère de grandeur!

Certes, ces longues discussions n'enlèvent rien à la gloire de ces savants qui, avec l'ardeur, avec la persévérance, avec la foi, guidés par l'invincible espoir, comme les mages du désert suivant l'étoile du berger, ont illuminé les ténèbres et fait surgir de toutes pièces ces agents merveilleux qui vont, dans les mystères du corps humain, vaincre les puissances de la mort! Non! ces miracles sont, au contraire, la consécration de l'œuvre magnifique et de la gloire presque surhumaine de ces grands victorieux, qui ont suivi la trace du Maître des Maîtres et que nous avons vus au milieu de nous, modestes et réservés, et comme inconscients de la place qu'ils occupent dans le cœur des hommes, parmi les héros de l'Esprit.

Mais quelques rayons de cette gloire et de cette grandeur doivent aller à celui qui, parmi l'indifférence et le scepticisme de tous, a eu, lui aussi, la foi, qui a allumé le flambeau et qui a entretenu la flamme sacrée, jusqu'au jour où il a trouvé la récompense de sa persévérance et de son courage dans le sang des héros et des martyrs qu'il a délivrés de la mort!

Voilà pourquoi l'Académie des Sciences a tenu à appeler dans son sein et à associer à ses travaux l'homme qui avait écrit une si belle page au livre des services rendus à la Patrie.

Il a tenu dignement sa place. Et ceux qui l'ont connu ne sauraient oublier cet homme, avec sa haute taille, avec sa tête puissante aux yeux profonds et doux sous l'ombre épaisse des sourcils, demeurerés noirs tandis que blanchissaient avec les années les flots majestueux de sa barbe immaculée. Sa voix un peu rocailleuse avait gardé, malgré 60 années de vie parisienne, quelque chose de la douce harmonie des Pyrénées maternelles.

Nous l'entendions souvent à la Société de Chirurgie. Il venait régulièrement à nos séances, où il manifestait une certaine activité. Il en était, avec les années, devenu le doyen et nous écoutions ses paroles avec le respect et l'intérêt que méritent les avis d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup travaillé, et qui veut dévoiler à tous les trésors de sa vieille expérience.

Depuis une dizaine d'années, il avait la joie d'y rencontrer son fils, Louis Bazy, qui y prenait une autorité de plus en plus grande, et il y avait quelque chose de touchant à les voir ainsi tous les deux associés aux travaux de la Société. Louis Bazy prenait assez souvent la parole dans les questions assez difficiles de la bactériologie chirurgicale, que beaucoup d'entre nous, plus préoccupés des grandes questions de technique opératoire, connaissent assez mal, et l'on voyait s'allumer aux yeux du père les reflets d'une joie profonde lorsqu'il sentait, lorsqu'il voyait grandir peu à peu l'estime et l'affection dont tous ses collègues entouraient son fils. Qu'eut-il pensé s'il avait pu le voir élevé par l'unanimité de ses pairs à ce poste de confiance et d'honneur qu'est le Secrétariat général de la Société de Chirurgie? Qu'eut-il senti dans le fond de son cœur, s'il avait pu le voir, au soir triomphal de la consécration de l'Académie de Chirurgie, prononcer dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au pied de la fresque sublime, le beau discours qui associait dans une gloire commune la grande Académie Royale du XVIII^e siècle, et celle d'aujourd'hui — ressuscitée des Morts!

Pierre Bazy n'avait pas que l'amour de son art, il avait aussi la générosité du cœur. Les œuvres de bienfaisance et de confraternité médicale ont tenu une grande place dans son existence.

Je le vois encore, pendant la dernière année de sa vie, présider, la célébration solennelle du centenaire de l'Association des Médecins de la Seine. Et ce fut une belle et noble cérémonie que celle où nous écoutions ce grand vieillard, qui ne portait pas sans quelque majesté l'habit vert qui demeure parmi nous comme le symbole d'une haute

tradition de gloire et de fierté, lisant de sa voix grave, devant le Président de la République, l'histoire de cette Association pour laquelle il avait tant et si bien travaillé!

Bazy était un grand ami du Maréchal Foch! quel destin mystérieux a donc fait voir le jour, comme à Bazy lui-même, au pied des Pyrénées lumineuses, aux deux soldats dont les noms resteront dans l'histoire et dans la légende, lorsque tous les autres peut-être auront disparu de la mémoire des hommes, aux deux héros qui ont sauvé la France, Joffre, Vainqueur de la Marne et Foch, Vainqueur de la bataille de la Délivrance! Je les ai connus tous les deux! Joffre surtout, que j'ai suivi jusqu'à son lit de mort, et dont j'ai vu le visage de marbre immobile dans son cercueil, couvert du manteau de la Marne! Profonds et poignants souvenirs!

Foch était donc grand ami de Bazy. Les deux enfants des Pyrénées se retrouvaient souvent aux séances de l'Académie. Ils avaient fondé tous les deux l'œuvre « des enfants d'officiers tués à la guerre », où Bazy opérait encore quelques mois à peine avant sa mort.

Ainsi cet homme, qui avait pendant tant d'années répandu à pleines mains les bienfaits de son art, les prolongeait encore par la délicatesse de son cœur. Il a légué à ses enfants ce noble héritage — et sa fille, avec un courage et un dévouement de tous les instants, se consacre, à l'apostolat sacré d'enseigner aux femmes du peuple les grands devoirs envers la famille et envers la Patrie.

L'âge ne semblait pas avoir prise sur lui. Et puis tout à coup, comme le grand chêne de la forêt secoué par le vent d'automne, il s'abattit. . .

Notre confrère Quénu, qui l'avait précédé de quelques années parmi nous, l'avait également précédé dans la Mort. Mais les hommes passent et les institutions demeurent. Le moment était venu de lui donner un successeur. Nous savions que Bazy était souffrant et que sa robuste santé, jusqu'alors magnifique, avait subi quelques atteintes.

Il avait bien voulu faire un effort pour me recevoir. Il m'avait.

accueilli avec une bienveillance amicale, dont je garde le pieux souvenir d'un cœur reconnaissant! Mais nous, qui avons si longtemps vécu parmi les vivants et les morts, et parmi ceux aussi, qui, dans le calme et dans l'inconscience, s'approchent cependant de l'heure où s'éteindra pour eux la lumière du jour, nous savons lire bien souvent sous les traits du visage, l'heure marquée par le destin . . . Profondément ému, je lui serrai la main pour la dernière fois. . .

Par un caprice étrange du hasard, il s'éteignit le 22 janvier 1934, le jour et presque à l'heure même où l'Académie des Sciences donnait à notre confrère Quénu un successeur digne de lui . . .

L'Enfant des Pyrénées ne reverra plus ses Montagnes. Heureux celui qui peut, au soir d'une si belle vie, savoir qu'il a lutté pour une cause juste, et combattu le bon combat!

